

GIUSEPPE TOMASI
DI LAMPEDUSA
SHAKESPEARE



ALLIA

Shakespeare

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Byron
Stendhal

GIUSEPPE TOMASI DI LAMPEDUSA

Shakespeare

Traduit de l'italien par
MONIQUE BACCELLI

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2016

TITRE ORIGINAL

Shakespeare

Le présent texte a paru pour la première fois, de manière posthume, dans *Letteratura inglese*, tome 1, édition établie par Nicoletta Polo, Milan, Mondadori, 1991.

© 1995, The Estate of Giuseppe Tomasi di Lampedusa.
All rights reserved.

© Éditions Allia, Paris, 2016.

ÉLÉMENTS BIOGRAPHIQUES

LA première fois que ce nom, le plus glorieux de l'humanité, est mentionné, c'est en 1547, date à laquelle un certain Thomas Shakespeare, de Stratford, fut pendu sous l'inculpation de vol. Il s'agit probablement du grand-père de William. Ce que l'on *sait* de la vie de William peut facilement tenir en une petite page. Je dis *savoir* et non déduire ou présumer. Ces déductions, aussi fragiles soient-elles, ne manquent pas d'intérêt, mais nous en parlerons plus tard.

William Shakespeare est donc né un jour, non précisé, du mois d'avril 1564 (la date du 23 avril, qui est également celle de sa mort, semble être la belle trouvaille sentimentale d'un admirateur du XVII^e siècle) à Stratford-sur-Avon, un tout petit village aujourd'hui, mais qui devait être minuscule à l'époque, au bord d'une paisible petite rivière, au pied des belles collines qui le séparent du tout proche pays de Galles.

Son père commença par être paysan, puis il devint marchand de cuir et de bois, fut maire pendant quelque temps, après quoi sa situation financière se dégrada. Sa mère, Mary Arden,

était de meilleure famille, toujours paysanne, établie depuis longtemps en ces lieux, et sans pendu parmi ses ancêtres.

William, le troisième de huit enfants, reçut le peu d'instruction que pouvait lui dispenser le curé de Stratford et ne bénéficia ensuite d'aucun autre enseignement scolaire. À dix-huit ans il fut obligé d'épouser Ann Hathaway, une jeune fille de huit ans son aînée, qu'il avait séduite. À vingt ans il quitta sa femme et les trois enfants qu'il avait eus d'elle pour prendre le chemin de Londres. Une tradition ancienne et très répandue veut qu'il ait été contraint de quitter son village natal sous la menace de Sir Thomas Lucy, le seigneur du lieu, dans le parc duquel il avait braconné un daim. Après cela il y a une lacune, un manque total d'informations. Ses biographes se sont donné un mal fou pour tenter de combler ces sept années d'obscurité : les uns le font voyager en Italie, les autres le font étudier dans une université, d'autres enfin le voient soldat ou prédicateur (les deux métiers les moins adaptés – à première vue – au génie shakespearien). La vérité c'est qu'on ne sait rien. Et c'est bien dommage puisqu'il s'agit des années de formation. En 1592, cependant, un autre dramaturge, apparemment jaloux, écrit un libelle, *Un sou d'esprit*, dans lequel il se déchaîne

contre “un grossier paysan, un corbeau vêtu de nos plumes qui s’imagine donner du souffle à ses vers comme le meilleur d’entre nous; et n’étant pas plus qu’un ‘John of all works’ (c’est-à-dire un homme à tout faire, un tâcheron) il se crut le seul Secoue-Scène d’Angleterre”. Le jeu de mot est très clair: Secoue-Scène (Shakestage) au lieu de Secoue-Lance (Shakespeare).

Par conséquent: avant 1592 Shakespeare avait déjà écrit pour le théâtre. Tout de suite après, l’éditeur du *Sou d’esprit*, Cheattle, publia un opuscule pour s’excuser d’avoir contribué à diffamer un homme “dont j’ai moi-même observé la conduite civile (bonne éducation); et nombre de personnes m’ont parlé de sa droiture, de son honnêteté et de son charme”.

On sait qu’il fut ensuite acteur, et mauvais acteur, à en juger par les seuls rôles dont il soit fait mention: celui du spectre du père d’Hamlet et celui du vieux serviteur Adam dans *Comme il vous plaira*, des rôles pas même de quatrième ordre.

En 1594 il achète une part du capital du théâtre; en 1596 son fils Hamlet meurt; la même année il fait une demande pour avoir le droit de porter un blason, ce qui lui est accordé (sur champ d’azur une main d’or secouant une lance); mais le collègue héraldique proteste dès

qu'il apprend qu'on a accordé un blason à une "personne d'aussi vile origine". En 1597 il acquiert une belle maison à Stratford; puis, en 1602, environ vingt hectares de terres; peu de temps après, il est impliqué dans un procès pour menaces à main armée, et en 1612 dans un autre procès pour avoir arrangé un mariage en garantissant une dot qui ne fut jamais versée. En 1605 il achète pour quatre cents livres sterling d'anciens livres religieux appartenant à une église de Stratford.

Aux environs de 1610 il cesse d'écrire et se retire à Stratford, où il semble avoir pratiqué une légère usure; sa fille Susan fut accusée de débauche et porta plainte. Judith épousa Thomas Quiney.

En 1616, le 23 avril, il mourut. Il fut enseveli dans le cimetière de la paroisse. De lui il ne reste aucun manuscrit; uniquement cinq signatures, l'une au bas de son testament, une autre sur un exemplaire de Montaigne et les trois dernières sur des documents juridiques. Elles sont toutes d'écritures différentes, et toutes précédées par le petit point qui, à l'époque, remplaçait la croix pour les analphabètes. Mais pourquoi cette signature sur un livre?

Aucun portrait dont l'authenticité soit garantie. Le buste tombal, légèrement postérieur

à sa mort, est ignoble. Une gravure sur cuivre placée en tête de ses œuvres (1623) nous montre un masque qui recouvre le vrai visage, invisible. À la National Gallery on peut également voir un portrait assez séduisant, mais sujet à caution. Les témoignages personnels d'auteurs et d'acteurs qui l'ont connu s'accordent pour lui reconnaître un charme personnel, une "infatigable bienveillance" et "un esprit extrêmement vif". Tous ceux qui l'écoutaient à la Taverne de la Sirène (Mermaid) où il se rendait chaque soir ont gardé de lui un souvenir, comme on dit, "enchanteur".

Keats, dans une poésie pleine d'émotion, a évoqué les longues conversations de la Taverne de la Sirène.

LA BIOGRAPHIE DÉDUCTIVE

CES faits-là sont absolument certains. Ils sont d'une pauvreté désolante; et par-dessus le marché mesquins, certains sont même répugnants et d'autres paradoxaux.

Il est évident que les critiques, les lecteurs, les inconditionnels de Shakespeare ne pouvaient s'en contenter. Alors, pour avoir plus d'informations on eut recours à la lecture des

œuvres. Tout poète se décrit soi-même, ainsi que sa propre vie, dans ses écrits ; Shakespeare a dû faire de même. La difficulté venait du fait que c'était un auteur dramatique, obligé, par conséquent, de faire parler des personnages animés de passions différentes et parfois opposées, et qui, sauf dans les *Sonnets*, ne s'expriment jamais en disant "je". Il fallait *choisir* parmi les centaines de personnages ceux qui étaient susceptibles d'avoir incarné l'auteur, c'est-à-dire ceux qui, d'une pièce à l'autre, présentaient une certaine identité de passions et d'expressions, et qui étaient en même temps compatibles avec le seul "je" sincère : celui des *Sonnets*.

Il fallait, à partir de milliers de fragments, *recréer la poétique personnelle de Shakespeare*.

C'est là que les chercheurs se divisèrent : les plus fanatiques se refusèrent tout simplement à faire l'honneur d'accorder au mauvais acteur, à l'usurier et à l'ignorant la paternité de tant d'œuvres d'une si grande valeur spirituelle. Ils s'entendirent pour affirmer que le sieur William Shakespeare ne pouvait être que le prête-nom (souvenons-nous du "John of all works") d'un autre personnage qui, pour des raisons sociales ou politiques, ne voulait pas s'avouer auteur dramatique (profession

considérée, en effet, comme peu recommandable à l'époque). Et ils firent l'impossible pour démontrer que le William Shakespeare dont nous connaissons les données biographiques ne *pouvait* pas avoir écrit une Œuvre qui témoigne (disaient-ils) de connaissances politiques, diplomatiques, scientifiques, militaires, juridiques, littéraires, etc. illimitées. Ils exagéraient, car, en fin de compte, ce qui transparait de connaissances culturelles dans les pièces est médiocre, désordonné, digne d'un autodidacte, et de toute façon facilement assimilable par un cerveau de la puissance de celui de Shakespeare.

Il n'empêche que l'action destructrice de ces critiques peut ébranler.

En revanche, où les choses se compliquent c'est quand ils veulent reconstruire, c'est-à-dire identifier l'auteur de l'œuvre. Ils ont alors recours à la cryptographie, au spiritisme, à tous les moyens et tous les trucs possibles et imaginables. Un Belge a péremptoirement affirmé que Shakespeare était le comte de Rutland; un Anglais, qu'il était Lord Southampton; un autre Anglais défend la paternité de Lord Derby; l'école américaine soutient que l'auteur d'*Hamlet* n'est autre que Francis Bacon, le grand philosophe.

Cette question incroyablement embrouillée a été brillamment et clairement résumée par un professeur français, Georges Connes, dans un livre fort intéressant, *Le Mystère shakespearien*.

Les autres chercheurs furent plus raisonnables. Ils laissèrent de côté le problème de l'identité personnelle et cherchèrent à donner de la chair au squelette biographique par l'*internal evidence*, le témoignage interne offert par l'œuvre elle-même. L'essai de Frank Harris, *The Man Shakespeare*, fait le point sur cette recherche nettement plus fructueuse.

Shakespeare fut un homme de génie, gratifié de quelques défauts. Avidé d'argent, peu scrupuleux, très mauvais père de famille, doué d'extraordinaires facultés d'assimilation, c'est par le biais de lectures désordonnées et de contacts personnels qu'il élaborait sa culture. Lorsqu'il s'enfuit de Stratford, il commença par être gardien de chevaux devant les théâtres, puis entra au service d'un jeune gentilhomme, le comte de Southampton, qui partait faire ses études à l'Université de Padoue. À son retour en Angleterre, aux environs de 1590, Shakespeare écrivit une série de pièces italiennes (*Les Deux Gentilshommes de Vérone*, *Le Marchand de Venise*, *Roméo et Juliette*), toutes situées en Vénétie, et dans lesquelles on relève des notions très